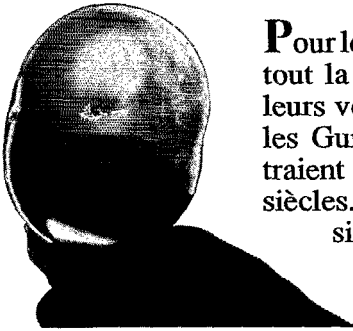




Extraction et traitement rituel de l'or

KLAUS SCHNEIDER



Pour les Lobi, l'or n'avait et n'a pas du tout la même signification que pour leurs voisins les Ashanti, les Baoule, les Gurunsi ou les Kulango qui extraient et travaillent l'or depuis des siècles. Ce n'est qu'à la fin du XIX^e siècle, après avoir été fortement incités et conseillés par des commerçants diula parcourant toute l'Afrique de

l'Ouest, qu'ils se mirent assidûment à la recherche de l'or, avec la batée pour seule technique d'extraction¹. L'introduction de cette technique fit de l'extraction une tâche féminine, alors qu'auparavant les hommes et les femmes trouvaient de l'or plus ou moins par hasard en effectuant les travaux des champs. Mais la manipulation des calebasses qu'exige l'orpaillage est une activité purement féminine qu'aucun homme ne tenterait sans risquer de se couvrir de ridicule. Autrefois, la production devait être considérable car en 1888 l'officier français Binger - le premier européen à avoir eu connaissance des Lobi - apprit dans la ville de Kong (au nord de l'actuelle Côte-d'Ivoire) qu'une grande partie de l'or vendu ici provenait de l'Est². Il remarqua que la transformation de l'or leur était inconnue, puisque les Lobi considéraient les grandes quantités d'or comme dangereuses.

L'extraction de l'or

L'or extrait par les femmes lobi est de l'or alluvionnaire dissimulé dans les dépôts de sédiments. Il existe aussi des gîtes aurifères, notamment sur le Koyo, une montagne sacrée pour les Lobi, célèbre et crainte pour son or. Elle constitue un sanctuaire important, gardé en permanence par les habitants de certains villages avoisinants et son accès est formellement interdit à tout étranger. Les Lobi croient que le Koyo répand de l'or dans les environs comme si c'étaient ses propres excréments. Aussi les chercheuses

Page de gauche : Commerçant diula achetant de l'or avec un trébuchet. Notons l'emploi d'allumette pour la pesée

Ci-dessus : Dernière étape de l'opération, de la poussière d'or au fond de la calebasse

1. Nos informations sur l'or lobi sont le fruit de recherches effectuées sur le terrain, de février 1985 à décembre 1988, durant plusieurs mois. La plupart de ces informations m'ont été données par les vieux chefs de famille Bindute Da de Vourbira et Tiguilé Da de Ouélé-Ouélé, deux villages situés à environ 20 km à l'est du chef-lieu de province Gaoua.

2. Binger, 1892 : 316.

d'or de cette région font régulièrement des sacrifices sur le flanc de la montagne pour rendre ces excréments abondantes.

Issu de roches semblables à celles que l'on trouve sur les flancs de la montagne Koyo, l'or chemine dans les fissures et failles du sous-sol jusque dans les chenaux. A ces endroits les femmes ne peuvent creuser que lorsque les cours d'eau sont taris. Pendant l'hivernage, en période de crue, la poudre d'or est emportée et se concentre dans des niveaux extractibles situés au-dessus des couches d'argile : il est alors possible d'y trouver de l'or, même pendant l'hivernage. Dans tous les dépôts fluviaux, des pépites d'or de taille assez importante peuvent se former ; mises à nu par la pluie, elles sont visibles à la surface du sol³.

Comme matériel, les femmes utilisent en tout et pour tout une pioche à manche court (*dekaa khulwé*) pour enlever la terre des gîtes et des moitiés de calebasses de grandeur différente pour la batée⁴. Les mottes de terre sont tout d'abord mélangées à de l'eau dans la plus grosse calebasse qui peut atteindre 60 cm de diamètre, et libérées de leurs impuretés grossières telles que les pierres et les racines. Une fois cette terre écrasée avec les doigts, il ne reste qu'une pâte fine comme de la bouillie ne contenant plus que de tout petits cailloux. Les orpailleuses font couler cette bouillie entre leurs doigts dans une calebasse plus petite, tout en l'observant soigneusement. Elles répètent cette opération jusqu'à ce qu'il ne reste au fond de la calebasse qu'un infime dépôt auquel elles ajoutent un peu d'eau et qu'elles transvasent en secouant la plus petite calebasse. Sous l'effet de mouvements circulaires, le métal lourd se dépose alors progressivement⁵.

Les quantités extraites par jour sont souvent infimes. Pour en obtenir une quantité susceptible d'être vendue, les femmes regroupent leurs gains quotidiens dans un petit récipient en argile spécial (*bilissiré*) contenant un peu d'eau⁶. Lorsqu'elles en ont suffisamment, elles font chauffer le récipient pour que l'eau s'évapore et que le métal sèche⁷. Puis elles frottent soigneusement les paillettes, une fois sèches et plus légères, pour en ôter les restes de boue.

Pour conserver, transporter et vendre l'or, les femmes utilisent comme contenant la base creuse des tiges de plume de 8 à 10 cm de longueur, fermées à l'aide d'un petit bouchon en bois. Traditionnellement, on utilisait exclusivement les plumes de calao⁸, mais cet oiseau étant en voie de disparition, on utilise aujourd'hui, le plus souvent, celles des dindons.

La production d'or

La totalité de la production d'or est exportée. Sur les marchés de Gaoua et de Doudou, les acheteurs d'or ont leurs places fixes : ce sont des commerçants diula et des

3. Ces explications m'ont été données en juin 1986 par Peter Zarbok, géologue, Université de Cologne.

4. Les pioches pointues sont réservées uniquement à cet usage et sont confectionnées sur commande par les forgerons. L'utilisation de hoes pour la recherche de l'or, décrite par H. Labouret (1931 : 80) a été contestée par tous les informateurs. Les femmes estiment tant leurs calebasses réservées à la batée qu'elles les recommandent maintes fois et de façon très originale. Les calebasses neuves de cette grandeur sont chères car elles doivent être importées de Côte-d'Ivoire. K. Schneider, 1990 : 369-371.

5. Une description semblable a été faite par H. Labouret, 1931 : 76, et par Kiéthéga, 1983 : 146-147, qui fait état de possibles innovations dans la technique d'extraction à l'instar des orpailleuses gurunsi à Poura.

6. Ce type de récipient en terre correspond à ceux utilisés pour servir les sauces accompagnant le *to* (gâteau de mil), nourriture de base des Lobi. Mais dès lors qu'il a servi à conserver de l'or, il fait partie de la poterie décorative que chaque femme lobi mariée a dans sa chambre. K. Schneider, 1990 : 148-150.

7. H. Labouret a décrit cette méthode en 1931 : 80.

8. H. Labouret souligne la signification particulière du calao (1931 : 80 et 81).



revendeurs lobi. Les acheteurs en gros se trouvent à Banfora, à Bobo-Dioulasso ou en Côte-d'Ivoire. Des rencontres régulières ont lieu avec eux à Gaoua. Chaque commerçant possède une balance moderne, car les balances traditionnelles faites avec des Calebasses sont devenues trop imprécises⁹. Mais la pesée s'effectue avec des poids tout à fait singuliers, spécifiques pour l'or, tels que des allumettes, des boutons ou des vis, dont la valeur en poids a été fixée auparavant par les acheteurs et les vendeurs¹⁰. Lorsque l'on parvient, après de longues palabres, à une entente sur la qualité de l'or, la femme reçoit entre 2.500 et 3.000 F CFA par gramme d'or¹¹.

La plaque tournante la plus importante pour l'or lobi est aujourd'hui le marché de Doudou, qui se tient tous les cinq jours. Dans ses alentours, les sites aurifères les plus riches de tout le pays lobi sont exploités. Je ne peux pas estimer les quantités totales d'or extraites et vendues car ni les commerçants, ni les orpailleuses n'ont voulu ou pu donner de précisions à ce propos¹². Mais les femmes sont satisfaites lorsque leur production hebdomadaire atteint un gramme. Les fluctuations saisonnières provoquées par une augmentation de la production pendant l'hivernage sont un obstacle de plus à l'évaluation de l'importance économique de cet artisanat. Avant les fêtes, les funérailles ou les cérémonies d'initiation, la productivité augmente considérablement, car c'est l'occasion pour les femmes et les filles, qui d'ordinaire n'exercent aucun métier ou pratiquent une toute autre activité artisanale, de chercher de l'or pour obtenir de l'argent. De ce fait, il est également difficile d'évaluer le nombre de chercheuses d'or. En temps normal, seules les femmes mariées cherchent de l'or, aidées de leurs filles.

Depuis l'arrivée des Français dans cette région, au début du siècle, des prospections systématiques ont été effectuées dans l'espoir de procéder à une extraction industrielle¹³.

Jusqu'à nos jours, les Lobi n'ont pas saisi les occasions qui leur ont été offertes d'améliorer par des moyens relativement simples leurs techniques d'extraction rudimentaires. H. Labouret (1931 : 76), alors commandant du Cercle de Gaoua, leur suggéra, notamment, de se servir de cuvettes - utilisées à l'époque par les orpailleurs professionnels du monde entier -, pour augmenter leur productivité. Une des raisons de cette stagnation réside dans la structure acéphale de la société lobi, sans administration centrale. Contrairement aux groupes grands consommateurs d'or, rigoureusement organisés, les Lobi n'ont pas eu un besoin sans cesse croissant d'or. En outre, aucun commerce régulier (en particulier le commerce avec l'étranger) ne s'est instauré en raison du manque de garanties de sécurité dans le pays et surtout sur les marchés¹⁴. Les crises subies par les importateurs d'or ont entraîné aussitôt une baisse de la production chez les Lobi¹⁵. Et lorsque les

9. Kiéthéga trouva encore de telles balances à Poura (1983 : 137).

10. Plus personne ne pouvait se souvenir de l'utilisation des poids Ashanti que H. Labouret décrit en 1931 : 78.

11. Ce prix a été payé en 1984/85 et correspond à environ 50 et 60 FF.

12. Les prospecteurs et commerçants s'efforcent de connaître la quantité globale d'or pour avoir une base de calcul, à partir de laquelle ils pourront estimer la rentabilité de l'extraction. Les archéologues, historiens et ethnologues espèrent trouver des informations sur la quantité d'or extraite autrefois en Afrique, Kiéthéga, 1983 : 162-168. Mais on dispose de données à peu près sûres uniquement pour les peuples Akan (Garrard T.F. 1980 : *akan weights and the gold trade London, New York, 127-170*).

13. Voir à ce sujet Charles 1911 : 204. Mais d'après H. Labouret, aucune prospection vraiment sérieuse n'a été réalisée avant 1925 (1931 : 73). En 1929, la Compagnie minière de Haute-Volta (CMHV) commença des travaux de prospection très prometteurs mais qui ont été arrêtés quelques années plus tard avec la crise économique mondiale (d'après Kiéthéga, 1983 : 193 et 1994).

14. J. Goody explique ces rapports en 1971 : 39, 40 et 41.

15. Kiéthéga 1983 : 151, 152 et 153.

conditions politiques et sociales se sont trouvées modifiées - comme cela a été le cas avec l'arrivée des Français - ce métier a été pratiquement abandonné¹⁶.

La faible disposition des Lobi aux changements s'explique aussi par le traitement rituel et sacré qui est réservé à l'or et qui, comme nous l'expliquons ci-dessous, ne favorise pas l'extraction de grandes quantités de ce métal.

Le traitement rituel de l'or

L'or est considéré comme une matière vivante particulièrement dangereuse, dont l'emploi est soumis à de nombreuses contraintes¹⁷. Cette force inhérente à l'or ne se trouve cependant que dans les pépites assez grosses relativement rares et non dans les paillettes, les grains minuscules extraits par batée ou dans la poudre d'or qui, même en grande quantité, n'est pas dangereuse.

Le danger que représente l'or a été découvert à l'aube du commerce de ce métal dans le village de Ouélé-Ouélé. Tous les informateurs détenaient la même version, selon laquelle un homme pouguli, venant du nord, était arrivé chez eux avec quelques plaques de sel¹⁸. Il enquêta sur des pierres brillantes et lourdes que l'on pouvait trouver dans les champs ou dans les cours d'eau et qu'il proposait d'échanger contre du sel. Comme le sel était pour les Lobi, un produit de luxe, très convoité et auquel ils n'avaient pas accès, hommes et femmes se mirent à la recherche de l'or. Un certain Lobi -Tyanko Da- de Ouélé-Ouélé, dont le nom est encore connu aujourd'hui, échangea un peu plus tard des quantités importantes d'or contre du sel avec des commerçants dioula qui étaient venus juste après le commerçant pouguli (et bien avant les premiers Blancs). En effet, malgré l'insécurité régnant dans la région, les Dioula contrôlaient le commerce de l'or. Tyanko Da avait trouvé des pépites relativement grosses dans son champ et, bien que la valeur du métal fut encore inconnue, il les avait tout d'abord conservées dans sa maison pour leur caractère insolite. Ils les échangea ensuite contre de grandes quantités de sel, ce qui le fit passer pour un homme riche et favorisé par la chance. Mais peu après, il mourut subitement et sans raison apparente. Un devin découvrit qu'il avait été tué par une force vivante à l'intérieur de l'or. D'autres personnes, soudainement atteintes d'hallucinations, de folie ou de crampes violentes, apprirent par d'autres devins que leurs maladies provenaient des grosses pépites qu'ils avaient pu troquer. On en a déduit que tout morceau d'or substantiel (plus gros que les paillettes et les grains) était une matière vivante dotée d'une force comparable à l'éclair¹⁹.

Ce furent ensuite les *thila* qui annoncèrent les mesures à prendre pour tuer la force de l'or et permettre aux hommes de profiter de la valeur de ce métal. L'or fut classé dans la

16. H. Labouret, 1931 : 73 traite de cette évolution.

17. H. Labouret, 1931 : 79-85 et Diallo 1978 : 59 et 60. Garrard 1980 : 137-139 relate l'existence de consignes similaires appliquées au traitement de grandes trouvailles d'or et à l'évaluation de la substance en tant que telle chez les orpailleurs akan.

18. Personne ne pouvait se souvenir du nom de cet homme. Les Pouguli habitant dans les environs de Diébougou.

19. D'autres informations indiquent que l'or avale l'âme de l'orpailleur (C. de Rouville, 1987 : 42).

catégorie des produits "amers" (*khà*), ce qui signifiait que le groupe de parenté patrilinéaire de celui qui l'avait trouvé devait s'engager à respecter les consignes données²⁰. Ce n'est qu'après un traitement approprié que l'or devient "froid" (*uyé*), c'est-à-dire inoffensif et donc utilisable.

Voici de quelle façon il faut traiter une pépite d'or pour qu'elle perde ses propriétés maléfiques :

- . l'enterrer au bord de la fosse d'aisances ou sous le tas de fumier de la maison ;
- . l'enterrer dans une étable ;
- . la lancer avec force sur la tête d'un bovin ;
- . la faire passer sous un bœuf avant de la mettre dans une bouse de vache fraîche et d'enterrer la bouse séchée.

Le traitement est prescrit par un devin consulté dans chaque cas et si possible plusieurs fois. Si quelqu'un fait preuve de précipitation et enterre son or par exemple au bord de la fosse d'aisances alors que le devin décèle plus tard que l'or aurait dû heurter la tête d'un bœuf, il n'est plus possible de rendre cet or inoffensif. Celui qui l'a trouvé doit le cacher et n'a pas le droit de le vendre.

La méthode la plus impressionnante pour rendre l'or "froid" est le "test du bœuf". Si la pépite a été trouvée par une femme, celle-ci doit la cogner quatre fois contre la tête d'une jeune vache, sans regarder dans les yeux de l'animal et sans avoir été auparavant remarquée par lui. Un homme, procédera de la même façon avec un jeune taureau mais ne tapera que trois fois²¹. Les animaux doivent mourir à la suite de ce traitement, puisque la force de l'or qui leur a été transmise les tue. Une fois ce procédé utilisé, l'or n'est plus dangereux et peut-être brisé en petits morceaux et vendu. Mais personne n'a le droit de manger la viande d'un animal ainsi tué. S'il arrive que l'animal traité de la sorte ne meure pas, l'or ne sera pas libéré de ses propriétés dangereuses et ne pourra en aucun cas être vendu.

Le traitement de l'or par d'autres méthodes nécessite avant toute chose du temps. Si l'or doit être enterré dans une étable, il devra y rester au moins 10 jours, avant que le devin ne confirme le succès de l'opération ou ordonne que le traitement soit renouvelé. Si l'or doit être déposé sous le fumier ou au bord de la fosse d'aisances, il y séjournera un an avant de devenir inoffensif²².

Une fois l'or devenu "froid" et inoffensif, le propriétaire doit en enlever un petit morceau et le donner au prêtre du *thil* du village, le *dithildaár*, qui est le plus âgé des descendants du fondateur du village. Celui-ci vend ce morceau d'or pour obtenir au moins 3000 cauris, soit 750F CFA ; s'il en obtient plus, le supplément revient au propriétaire de l'or. Le *dithildaár* sacrifie un poulet acheté avec cet argent, sur l'autel du *thil* du village, ce qui met fin à la procédure. Le propriétaire de l'or enlève de son côté un petit morceau d'or de sa pépite, le vend et sacrifie un ou deux poulets sur l'autel de son propre *thil* dans sa cour.

20. Tous les produits lobi sont classés dans les catégories "amer" (ou "chaud") ou "froid". Voir M. Fiéloux, 1980 : pour les produits de l'agriculture.

21. Trois est le chiffre des hommes, quatre celui des femmes.

22. H. Labouret apprit par les Birifor, voisins immédiats des Lobi, que ces derniers conservent l'or dans un récipient en argile ouvert, placé sous le tas de fumier aspergé d'urine pendant une année (1931 : 81).

Si une femme trouve une pépite d'or dans le champ de son mari, on procède tout d'abord comme indiqué ci-dessus, avec une possible alternative dans l'utilisation finale de l'or qui est fréquemment la suivante : le frère aîné de la femme garde l'or chez lui et ne le vend que pour constituer la dot des fils de sa sœur qui veulent se marier, car il est chargé, en tant que frère de la mère, de préparer la dot, comme cela est le cas dans de nombreuses sociétés d'Afrique de l'Ouest. Il lui revient alors de décider s'il donne une partie du bénéfice à sa sœur.

De nos jours encore, en 1989/90, ces consignes complexes sont toujours appliquées si bien qu'une extraction plus professionnelle, plus économique et par conséquent plus lucrative de l'or est impensable pour les Lobi.